

Entre solidarité communautaire et charité organisée, entre expression identitaire et « marketing » territorial : guiannee, guignolée en Amérique du Nord et hogmanay en Écosse
The North American guiannee and guignolée, and the Scottish hogmanay : community solidarity or charitable organization ; expression of identity or marketing strategy

Anne Postic et Fañch Postic

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013538ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1013538ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Postic, A. & Postic, F. (2012). Entre solidarité communautaire et charité organisée, entre expression identitaire et « marketing » territorial : guiannee, guignolée en Amérique du Nord et hogmanay en Écosse. *Rabaska*, 10, 11–27. <https://doi.org/10.7202/1013538ar>

Résumé de l'article

Introduites en Amérique du Nord par les colons français, les quêtes de la « guignolée » et de la « guiannee » relèvent d'une pratique qui, au moment du changement d'année, était répandue dans l'ouest de l'Europe, de l'Écosse au nord jusqu'à l'Espagne au sud. À Sainte-Geneviève, dans le Missouri, et à La Prairie-du-Rocher, dans l'Illinois, elles demeurent l'expression d'une forte solidarité communautaire et d'un passé identitaire francophone. Si là, comme dans le pays de Retz, au sud de Nantes, les quêteurs s'attachent à maintenir une tradition établie voici plusieurs siècles, il en va autrement de la *Grande guignolée des médias* canadienne ou du *Hogmanay festival* d'Édimbourg dont les implications médiatiques, économiques, voire touristiques donnent lieu à des débats sur ce que certains considèrent comme des concessions à la mondialisation et à la marchandisation de la culture. La comparaison des situations franco-américaines et écossaises permet alors d'envisager l'éventail des possibles des évolutions contemporaines d'une même fête.

Études

Entre solidarité communautaire et charité organisée, entre expression identitaire et « marketing » territorial : guiannée, guignolée en Amérique du Nord et hogmanay en Écosse

ANNE POSTIC

professeur de harpe celtique, Landerneau

& FAÑCH POSTIC

Université de Bretagne Occidentale, Brest

Dans le précédent numéro de la revue *Rabaska*, Laurie Burns consacre un article à la tradition de la « guiannée » dans les communautés franco-américaines du Midwest des États-Unis¹, reprenant les grandes lignes d'une thèse soutenue à l'université de Lafayette en 2009 où elle propose une étude approfondie de la tournée de quête chantée qu'elle a pu observer en 2006-2007 à Sainte-Geneviève dans le Missouri et à La Prairie-du-Rocher dans l'Illinois². Il s'agit là de l'une des ultimes traces d'une pratique qui fut, semble-t-il, largement répandue dans tout l'ouest de l'Europe³, de l'Écosse au nord⁴ jusqu'à, probablement, l'Espagne au sud⁵ en passant par une large

1. Laurie Burns, « L'identité sans langue ? La Guiannée et les communautés franco-américaines du Midwest », *Rabaska*, vol. 9, 2011, p. 55-67.

2. Anna [Laurie] Burns, « “Bonsoir le maître et la maîtresse” : le rôle de la Guiannée dans le maintien des communautés franco-américaines de Sainte-Geneviève et de la Prairie du Rocher », Dissertation presented to the Graduate Faculty of the University of Louisiana at Lafayette, spring 2009. Je remercie Jean-Pierre Pichette de m'avoir communiqué ce travail.

3. Sur cette question voir Fañch Postic, « Des marges atlantiques d'Europe aux francophonies d'Amérique du Nord. Les avatars d'une quête chantée : de “l'eginane” à la “guignolée” », dans *La Résistance des marges – Exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique*, Port-Acadie, revue interdisciplinaire en études acadiennes, 13-14-15, printemps 2008-printemps 2009, p. 421-446.

4. Anne Postic, « Hogmanay in Edinburgh : a Scottish festival ? », mémoire de master d'anglais, dactylographié, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 2005.

5. À condition, évidemment, de voir dans les mots espagnols « aguinaldo » « aguinaldo » qui désignent les étrennes, la même origine étymologique que dans les mots « aguilone »/« aguilané »/« aguilaneu »... utilisés en France, que dans le « hogmanay » écossais et ses dérivés, dans l'« eginane » breton... Pour certains « aguinaldo » relève du latin « hoc in anno » (« en cette année »). Sur le débat étymologique en Espagne, voir Luis Rubio Garcia, « Aguinaldo/Aguinaldo » dans *Estudios Romanicos*, 1993-1995, volumen 8-9, p. 143-149.

moitié ouest de la France. Par l'intermédiaire des colons français, elle a gagné l'Amérique du Nord (Canada francophone et anciennes implantations des États-Unis) et, par celle des migrants de la péninsule ibérique, l'Amérique du Sud (Argentine, Colombie, Mexique, Porto-Rico, Venezuela, Équateur, Chili, Guatemala...). Ces derniers l'ont également introduite aux Philippines.

En France, les quêtes, généralement chantées, de l'« aguignolé », l'« aguilané »... pour reprendre les termes dont procèdent très probablement les « guignolée » (ou « ignolée ») et « guiannée » franco-américaines⁶, ont généralement disparu dès la fin du XIX^e siècle se prolongeant encore ici ou là au début du XX^e. Mais c'est seulement dans le pays de Retz, au sud de Nantes, qu'elles perdurent encore aujourd'hui. Si, là, comme à La Prairie-du-Rocher, les quêteurs s'attachent simplement à maintenir une tradition établie depuis plusieurs siècles, qui n'y a semble-t-il pas connu d'interruption, il en va tout autrement de la *Grande guignolée des médias* canadienne ou du *Hogmanay festival* d'Édimbourg dont les développements médiatiques, économiques, voire touristiques donnent lieu à des débats parfois vifs sur ce que certains considèrent comme des concessions inacceptables à la mondialisation et à la marchandisation de la culture.

Un moment privilégié de solidarité communautaire

Se référant aux travaux de l'anthropologue Victor Turner⁷, Laurie Burns souligne le rôle prépondérant de la guiannée de Sainte-Geneviève et de La Prairie-du-Rocher dans l'expression de la solidarité, de l'entraide entre les membres d'une *communitas*, une communauté dont les contours géographiques et sociologiques sont (re)définis par la communauté elle-même⁸. Dans cette phase « liminale », les participants à la guiannée se trouvent dans un entre-deux social et temporel (« *betwixt and between the positions assigned and arrayed by law, custom, convention and ceremonial* », pour reprendre les mots de Turner⁹) :

La fête de la Guiannée efface dans un sens figuratif les distinctions des échelons sociaux, créés par les critères de la société populaire américaine [...] La per-

6. Le mot « guilloné » est attesté en Gascogne, en Guyenne ou en Touraine... « guillonné » (prononcé tantôt « guilané », tantôt « guianné », en Anjou, en Guyenne, en Orléannais... On trouve « aguilloné » dans le Gers, « aguinolé » en Normandie.

7. Cet anthropologue britannique, né à Glasgow en 1920, spécialiste de la tribu Ndembu en Zambie, enseigna à l'université de Chicago ; il fut très influencé par les travaux d'Arnold Van Gennep sur les rites de passage. On lui doit notamment *The Anthropology of performance*, New-York, PAJ Books, 1987 et *The Ritual Process : Structure and anti-structure*, Chicago, Aldine, 1969, traduit en français sous le titre *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990.

8. Laurie Burns, *op. cit.*, Rabaska, 2011, p. 55. Dans sa thèse, elle consacre tout un chapitre de sa seconde partie « L'affirmation de la communauté », à « L'analyse de la fête avec la théorie liminale », théorie chère à Victor Turner.

9. Victor Turner, *Ritual Process, op. cit.*, p. 95.

formance suspend temporairement la société quotidienne pour unir ces mêmes membres à une expérience communale, ainsi redéfinissant la nature de leurs rapports et réaffirmant nouvellement ces rapports renouvelés.¹⁰

Les « guionneurs » ou « joueurs » se mettent temporairement hors du temps, portant des costumes coloniaux ou autres, des masques ou se noircissant le visage¹¹, chantant des chansons en français alors qu'ils ne parlent plus la langue : le temps est inversé, le passé fait irruption dans le présent, « l'identité américaine, écrit Laurie Burns, se soumet afin que les valeurs francophones de solidarité et de lien communautaire soient maintenues¹² ». Ce passage d'une structure sociale à ce que Turner nomme « contre-structure » permet aussi de mieux accepter le retour à la réalité quotidienne et, de fait, de trouver un meilleur équilibre au sein de la société américaine.

Les gens de Sainte-Geneviève et de La Prairie du Rocher vivent entre deux cultures : ils ont un héritage français et continuent à fêter cet héritage par certaines expressions sociales et la mémoire que ces expressions réveillent. Ils parlent anglais et travaillent dans la société américaine, mais la manière par laquelle ils célèbrent cette vie est par les fêtes de leur héritage français ou les festivals. Ces fêtes deviennent ainsi un lien entre l'ancienne société française, leur héritage français, et la culture populaire américaine, leur réalité quotidienne.¹³

Le changement d'année, comme d'autres temps forts du calendrier, est l'occasion pour chacun d'affirmer ou de réaffirmer publiquement son appartenance à un groupe et, par là, d'en renforcer la cohésion, d'en garantir la pérennité. Et, quand l'avenir est toujours incertain et que, faute de la protection de nos modernes assurances, peut vous mettre du jour au lendemain dans une situation particulièrement difficile, il est toujours rassurant de pouvoir compter sur la solidarité du groupe auquel on appartient. Aujourd'hui, à La Prairie-du-Rocher, où l'organisation de la guinée revêt une forme associative, une cotisation d'un dollar permet d'être membre de « La Guinée Society of La Prairie-du-Rocher ». Les fonds recueillis sont déposés sur un compte qui sera sollicité en cas de nécessité si, par exemple, une maison est détruite par

10. Anna Burns, *op. cit.*, p. 100.

11. Les masques et déguisements se retrouvent dans de nombreuses mascarades hivernales qui prennent place jusqu'au carnaval. Les « *mummers plays* », « momeries », pièces que des groupes déguisés improvisent dans la rue, généralement à la fin de l'année, ont été répandues en France comme dans une bonne partie de l'Europe : connues en Écosse sous le nom de Galoshin(s), Galoshan, Goloshan, Galatian, elles faisaient partie des réjouissances des fêtes d'hogmanay. Cf. Brian Hayward, *Galoshins : The scottish Folk Play*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992 ; Anne Postic, *op. cit.*, p. 52-77. Dans les Asturies, « Los Aguilanderos » désignent les « quêteurs d'étrennes » et accompagnent d'autres personnages dont un « capitaine », ce qui n'est pas sans rappeler les cortèges bretons de l'égiane... Cf. Juan Caro Baroja, *El carnaval. Analisis historico-cultural*, Madrid, 1965, édition française, *Le Carnaval*, Gallimard, NRF, 1979, p. 219 ; Laurie Burns, *Rabaska, op. cit.*, p. 57.

12. Laurie Burns, *op. cit.*, p. 57.

13. Anna Burns, *op. cit.*, p. 198.

un désastre naturel¹⁴ ». Ils sont également utilisés « pour donner des paniers remplis de cadeaux aux pauvres de la communauté pendant Noël ». C'est aussi ce rôle d'« assurance mutuelle », dont on trouverait des exemples très comparables en Bretagne, que met en avant le sociologue canadien Léon Gérin dans son étude sur Saint-Justin au Québec, où il distingue trois degrés dans les rapports de voisinage : *le premier voisin, le rang, la paroisse* :

Par exemple, le voisinage paroissial faisait fonction d'assurance mutuelle. Il était rare qu'un habitant de Saint-Justin assurât ses constructions contre l'incendie dans une compagnie ou société. Mais le feu consumait-il ses bâtiments, aussitôt les paroissiens se concertaient ; les uns s'engageaient à fournir les pièces de la charpente, d'autres les planches, d'autres contribuaient à la main-d'œuvre, et en peu de temps notre homme se retrouvait sur pied, aussi bien pourvu qu'avant l'incendie.¹⁵

Et, dans l'expression de cette solidarité rurale, les tournées de quête de la guignolée occupent une place prépondérante :

La veille du jour de l'An, on fait une tournée spéciale. Les jeunes gens, par troupes, parcourent les rangs, se présentent à la porte de chaque maison et chantent les traditionnels versets de la *guignolée*, ou du *gui l'an neu* [...]. Les sacs s'emplissent de beignes, de *tourtières* et d'autres victuailles qui, le lendemain, égayeront la table du pauvre. En 1886, on a *couru la guignolée* dans le Trompesouris pour le vieux Dubé et la veuve Crochetière ; dans l'Ormière, pour le père Lafontaine.¹⁶

Dans la Basse-Bretagne, la quête de l'eginane – équivalent breton de la guinée et de la guignolée – qui n'a parfois disparu qu'au tout début du xx^e siècle, était également effectuée, à la campagne du moins, au profit d'une personne désignée qui n'avait pas de quoi élever le cochon nécessaire pour assurer la subsistance de sa famille tout au long de l'année. Il marchait à la tête du groupe (*barz ar penn*) de quêteurs aux côtés du « capitaine »¹⁷. Mais il s'agit bien là de solidarité rurale et non de « mendicité déguisée » comme le souligne Arnold Van Gennep :

Les quêtes du Cycle des Douze Jours constituent donc une cérémonie assez complexe, dont, pour la situer correctement dans la vie sociale, il ne faut pas considérer isolément l'un des éléments sans tenir compte des autres ; n'y voir, par exemple, comme on l'a fait administrativement, qu'une forme de mendicité déguisée. Même les souhaits des déshérités sociaux (pauvres ou mendiants) étaient non seulement acceptés, mais recherchés...¹⁸

14. *Ibid.*, p. 82.

15. Léon Gérin, *Le Type économique et social des Canadiens*, 1948, p. 57.

16. Léon Gérin, *ibid.*, p. 57.

17. Cf. Fañch Postic et Donatien Laurent, *ArMen*, n°1, février 1986, p. 32-56.

18. Cité par Van Gennep, *op. cit.*, t. I, vol. 7, 1958, p. 2323.

Elles s'inscrivent dans un système d'échange où, comme l'a bien montré l'auteur du *Manuel de folklore français contemporain*, « conformément aux règles de la politesse paysanne, et selon l'attitude psychique et économique du *rien pour rien* », les chants, souhaits et autres prières constituent de réelles contreparties de la nourriture et de l'argent recueillis¹⁹. Étudiant la France du XVI^e siècle, Natalie Zemon Davis, historienne américaine, confirme que, au milieu du cycle des douze jours, qui va de Noël à l'Épiphanie, le nouvel an était par excellence la journée la plus importante du don public dont la quête était la forme fondamentale et la tournée du nouvel an le modèle²⁰ : « Les étrennes, écrit-elle, parcouraient dans les deux sens, vers le haut et vers le bas, les catégories du rang et de l'âge, mêlant les bons augures à la reconnaissance des services rendus et à l'espoir de leur continuation, ou bien de nouveaux bénéfiques dans le futur.²¹ »

Déjà les *strenae* romaines, aux calendes de janvier, étaient de bon augure pour qui les effectuaient. La période était un grand moment de fêtes, d'échanges publics et privés, de vœux, de présents, de repas... Nos réveillons, nos échanges de cadeaux et de souhaits de bonne année, dans la droite ligne du calendrier initié par Numa et finalisé par Jules César et Auguste, illustrent le principe de réciprocité d'« un gigantesque *potlach* » auquel, écrit Claude Lévi-Strauss, « pendant un mois chaque année, toutes les classes sociales s'appliquent avec une sorte d'ardeur sacrée... impliquant des millions d'individus, et au terme duquel bien des budgets familiaux se trouvent confrontés à de durables déséquilibres²² ». Le grand ethnologue fait référence au principe de « don et contre don », mis en lumière par Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* publié en 1923 où le fondateur de l'ethnologie française montre comment le don, qui implique en retour un autre don, est le moteur essentiel de la vie sociale, politique, économique.²³

Ainsi, en Écosse, la tradition du « first footing », longtemps la plus importante de la fête d'hogmanay, veut que l'on apporte un peu de charbon, un morceau de *shortbread* – le gâteau d'hogmanay par excellence –, et une bouteille de whisky... lors des visites que l'on effectue dès passé minuit, le 1^{er} janvier. Et, plus on est visité, plus on est honoré ! C'est porter chance à ses hôtes, à ses amis et ses proches en particulier, et leur assurer, tout au long de l'année, d'avoir chaud, de manger à leur faim... et de boire à leur soif !

19. Arnold Van Gennep, *op. cit.*, t. I, 4, 1949, p. 1599.

20. Natalie Zemon Davis, *The Gift in Sixteenth Century France*, The University of Wisconsin Press, 2000. Traduction française, *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, Paris Le Seuil, 2003, p. 39-56.

21. Natalie Zemon Davis, *op. cit.*, p. 40.

22. Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, 1967, p. 65-66.

23. Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, 1923.

Et, selon le principe du don et contre don, c'est aussi, bien entendu, se protéger soi-même contre le froid, la faim et la soif : plus l'on donne... et plus l'on est assuré de recevoir, selon une équation bien présente dans les textes bibliques²⁴. En Bretagne, le *kafe devez ketan ar bloaz* (le café du premier jour de l'an) amenait les parents et voisins à s'inviter à tour de rôle le soir tout au long du mois de janvier pour des réunions où chants, contes et jeux étaient au programme. Les Écossais attachaient en outre la plus grande importance à la qualité de première personne qui franchissait le seuil de la maison au premier janvier (*first-footer*). C'est une croyance largement répandue « que d'augurer de l'année qui vient selon la première personne étrangère à la famille rencontrée en sortant ce matin-là. La règle générale est l'action du contraire sur le contraire.²⁵ »

Du nouvel an à Noël, de la solidarité à la charité

Si, dans sa forme moderne, née au début des années 1990, le festival écossais d'hogmanay à Édimbourg intègre toujours une dimension de solidarité, elle a sensiblement évolué, confinant désormais à la charité : ainsi, pour l'édition de 2004, une quête a été organisée pour les victimes du tsunami du 26 décembre en Asie, qui a permis de recueillir plus de 100 000 livres. Mais il s'agissait là d'une circonstance exceptionnelle qui a eu son équivalent un peu partout à travers le monde. Toutefois, il faut noter que, chaque année, l'inscription pour la première baignade de l'année dans la rivière Forth, au niveau du Forth Bridge, le « *Loony dook* » comporte un don à la *RNLI* (*Royal National Lifeboat Institution*), société de sauvetage en mer fondée en 1824. Les baigneurs courageux, que l'on incite à porter des vêtements burlesques, se rassemblent dans High Street pour rejoindre la rivière en un cortège conduit par un sonneur de cornemuse. Ils trouveront ensuite de quoi se réchauffer dans les différents pubs ouverts pour la circonstance. Si ce premier bain de l'année dans la rivière Forth, auquel certains accordent les vertus thérapeutiques d'estomper les excès de la nuit, fait aujourd'hui partie de la programmation officielle du festival d'hogmanay, il lui préexistait et n'est d'ailleurs pas spécifique à Édimbourg, ni à l'Écosse. De même la recette de la vente des torches pour la procession aux flambeaux (la *Torchlight procession*²⁶), qui marque aujourd'hui le début du festival, le soir du 30 décembre, est reversée à des associations qui viennent en aide aux enfants écossais : en 2012-2013 le

24. « [...] vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » Mathieu, 10,8 ; « Donnez et il vous sera donné » Luc, 6,38...

25. Arnold Van Gennep, *Le Folklore français. Cycle des Douze Jours de Noël aux Rois*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1999, p. 2817. Il en donne de nombreux exemples français (p. 2817-2821).

26. De Parliament Square la procession rejoint Calton Hill via le Royal mile, dans le cœur historique d'Édimbourg.

produit de la vente viendra soutenir « Cash for Kids », une opération portée par Radio Forth, et les projets de l'association *Barnardo's Scotland*.

La dimension caritative est évidemment principe moteur de la *Grande guignolée des médias* qui, depuis sa première édition, le 13 décembre 2001, réunit des professionnels des médias, des personnalités du show business et de nombreux bénévoles pour récolter des denrées non périssables et des dons en argent qui seront redistribués aux associations charitables. En décembre 2011, la Grande guignolée qui, depuis 2008, se double d'une *guignolée du web* (aussi appelée *guignolée des médias sociaux et numériques*)²⁷ a ainsi récolté plus de 2,7 millions de dollars canadiens. L'objectif des concepteurs de cette grande quête publique est d'offrir aux plus démunis de quoi fêter Noël et le nouvel an et de passer, sans trop d'encombre, les premiers mois de l'année souvent économiquement délicats, ainsi que le précise dans le site officiel :

Le tout sert à la fois pour la période des Fêtes (celle où la nécessité d'aider se fait sentir avec la plus grande urgence) et pour les mois difficiles qui suivent. Bien que la formule de La grande guignolée des médias évolue, elle garde la même mission : aider nos plus démunis en favorisant le partage et l'entraide au Québec.²⁸

Il faut peut-être voir, dans ce passage de la solidarité à la charité, une conséquence de l'évolution engagée au XIX^e siècle où le jour de l'An va, peu à peu, se voir concurrencé par la fête de Noël : quand, à partir des années 1840, le 25 décembre devient le symbole de ce que l'ethnologue Martyne Perrot appelle joliment une « nouvelle trinité », « famille, enfance et charité »²⁹, l'« esprit de Noël » initié par l'Angleterre victorienne et promu par l'écrivain Charles Dickens³⁰, gagne les classes moyennes d'Europe et d'Amérique du Nord.

Dès les années 1860, progressivement dans toute l'Angleterre, la coutume de donner des cadeaux se déplace du jour de l'An à Noël. En 1871, le jour de Noël fut formellement institué par le Bank Holiday Act qui incluait le Boxing Day (le lendemain de Noël [où] l'on donnait des étrennes aux domestiques et à certains « petits corps de métiers »³¹).

Peu à peu, en Bretagne, comme en bien d'autres lieux, les quêtes vont n'être

27. <http://www.guignoleeduweb.org>.

28. <http://www.lagrandeguignoleedesmedias.com>.

29. Martyne Perrot, *Ethnologie de Noël. Une fête paradoxale*, Paris, Grasset, 2000, p. 74-98.

30. En particulier dans *Christmas Carol* paru en 1843.

31. Martyne Perrot, *op. cit.*, p. 257, note 4. En France, l'habitude est restée, à la fin de l'année, de donner des étrennes aux concierges... et aux pompiers ou autres postiers. En Espagne, le mot « aguinaldo » désigne les étrennes, mais également les primes de fin d'année qui, notamment dans un certain nombre de pays d'Amérique du Sud, correspondent parfois à un treizième mois officiellement reconnu par le code du travail.

perçues que comme une expression de mendicité, et beaucoup renoncent à y participer, laissant désormais ce soin aux seuls déshérités, aux marginaux de la société. Elles seront parfois encore pour un temps concédées aux enfants, mais là aussi, la crainte de voir ces derniers considérés comme des mendiants conduisent les parents à leur interdire d'y prendre part, sauf dans le cadre des quêtes d'enfants de chœur encouragées, voire organisées par le clergé. Les quêtes, effectuées en chantant des Noëls, ont pu servir à éliminer les quêtes profanes de l'éginaue que les autorités n'appréciaient guère et dont, précise un arrêté de 1688, les « chansons n'étaient pas des cantiques³² ». Faute de pouvoir les faire disparaître, le clergé aurait cherché à les canaliser en leur donnant une forme et un contenu plus conformes à leurs vues, en appuyant (susitant ?), au besoin, de nouveaux chants de quête comme « *eur blavez mad a reketan* » composé en 1850 qui a été rapidement utilisé dans une bonne partie du Léon³³.

Les quêtes ont eu naturellement tendance à se déplacer vers Noël et les jours qui précèdent. C'est aussi le cas dans le Canada francophone où, dès les années 1860, les membres de la conférence Saint-Vincent-de-Paul jouent un grand rôle dans les guignolées, au point qu'on leur attribue même souvent l'origine de la quête. Si la pratique est certainement plus anciennement implantée, leur implication, comme l'intervention du clergé dans l'organisation de la quête, qui se faisait souvent par paroisse, lui a donné un sens religieux de partage et de fraternité qui s'accorde bien avec l'esprit de la fête chrétienne de la Nativité. Ernest Gagnon, dans le titre d'une conférence qu'il consacre, le 23 décembre 1905, à l'histoire de la guignolée, parle même d'« institution philanthropique³⁴ ». Cette reprise institutionnelle de la quête aura certainement contribué à la maintenir vivante, tout comme l'engagement, à partir de 1903, des membres du Cercle des voyageurs de commerce de Québec, bientôt suivis par ceux d'autres villes, qui, la reprenant à leur compte, reversent les dons recueillis au clergé et aux associations charitables.

C'est aussi par paroisse que s'organisent les quêtes d'« (a)guilaneuf » de la région de Nantes. Ainsi, à Saint-Mars des Coutais, dans les derniers jours de l'année, les marguilliers, accompagnés de leur prévôte, s'en vont encore aujourd'hui de maison en maison collecter nourriture ou objets que veulent bien leur confier les habitants³⁵ : le produit de la quête est vendu

32. Abbé Guillotin de Corson, « Vieux usages du pays de Châteaubriant », *Mémoire de l'Association Bretonne*, t. 23, 1904, p. 23.

33. Dû à Gabriel Perrot de Saint-Pabu. Voir Henri Pérennes, « Guinnané et noëls populaires bretons », *Annales de Bretagne*, xxviii, 1928, p. 91-93 ; Laurence Berthou-Bécam, Didier Bécam, *L'Enquête Fortoul (1852-1876)*, Dastum-CtHS, 2010, vol. I, p. 606-607. Le Léon correspond à la partie nord-ouest de l'actuel département du Finistère.

34. On en trouve le compte rendu dans le journal *Le Soleil* du 23 décembre 1905.

35. Voir, pour 2012, l'article dans le quotidien *Ouest-France* : <http://www.ouest-france.fr/actu/>

aux enchères le jour de la « Gui l'an neuf », fixé au troisième dimanche de janvier. L'argent recueilli sert en priorité à financer les besoins de la paroisse : au cours des années passées, cela a permis de changer des vitraux, de réaménager les fonts baptismaux, la sacristie, d'améliorer la décoration intérieure de l'église paroissiale. C'est aussi l'occasion, chaque année, de soutenir une association caritative. Ainsi, une partie de l'argent récolté le 15 janvier 2012, soit 1500 euros, a été reversée à *SOS Préma*, une association qui s'occupe d'enfants nés prématurément. Attestées dès la fin du xvi^e siècle à Châteaubriant³⁶, répandues dans la région de Nantes³⁷, des quêtes destinées à financer l'entretien des églises (à leur approvisionnement en cierges notamment) semblent établies de longue date dans l'Ouest de la France, comme le confirme un synode tenu à Angers en 1595 qui condamne les débordements dont elles sont l'occasion³⁸.

Faut-il y voir, comme Arnold Van Gennepe, le résultat d'une christianisation de la pratique originelle ? Est-ce une conséquence de la volonté des autorités administratives ou religieuses de mieux maîtriser une pratique qui, à l'image du carnaval, pouvait donner lieu à des désordres, licences et critique sociale ? Au milieu du xix^e siècle, le maire de Montréal n'a-t-il pas instauré un « permis pour courir la ignolée³⁹ » ? De même, à Sainte-Geneviève, la guignolée a dû faire face à l'hostilité des protestants américains qui, contrôlant l'administration de la ville, ont pris un arrêté qui mettait hors la loi le fait de « courir la guillonée » (« *running la Guillonée* »). Comme bien des interdictions et arrêtés, cela n'a pas toujours dissuadé les participants⁴⁰.

Une expression identitaire ?

Si, au Canada, la *Grande guignolée des médias*, comme nombre de guignolées paroissiales, s'est désormais bien installée au tout début du mois de décembre, la guignolée de La Prairie-du-Rocher et de Sainte-Geneviève, comme les fêtes d'hogmanay en Écosse, ont conservé la date originale du changement d'année. En Écosse, c'est même une façon de se démarquer de l'Angleterre voisine où, au xix^e siècle, Noël est devenu, comme on l'a vu, le temps fort du calendrier. En Écosse, jusqu'aux années 1950-1960, Noël était un jour comme les autres : beaucoup d'ouvriers travaillaient ce jour-là et c'est le premier et le deux janvier, jours fériés, que l'on se retrouvait entre parents

actuLocale_-Au-Gui-l-An-Neuf-une-tradition-qui-perdure-_44131-avd-20120110-62015433_actuLocale.Htm.

36. Abbé Guillotin de Corson, *op. cit.*, citant l'abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, p. 381-382.

37. Arnold Van Gennepe, *op. cit.*, t. I, vol. 7, p. 2907-2908.

38. Cité par Van Gennepe, *op. cit.*, I, 7, p. 2883-2884.

39. Ernest Gagnon dans *Chansons populaires du Canada*, Québec, Bureaux du « Foyer canadien », 1865, p. 260, où il donne plusieurs versions de la chanson utilisée par les quêteurs.

40. *The Diggins. Les Piroches*, Periodical of the Old Mines Area Historical Society, vol. 6, issue 4, automne 2000, p. 46.

ou amis pour échanger des présents et en offrir aux enfants. Ros Gasson, une habitante d'Édimbourg d'une quarantaine d'années, qui a passé son enfance en Angleterre a pu prendre la mesure de cette différence :

*In Britain, everybody celebrates Christmas, while in Scotland everybody celebrates Hogmanay in the same way whereas in England everybody doesn't. It's a party you can go or not and a lot of people don't. It's quite different. But I think, it's much popular than it was when I was young. I think a very few people celebrated it at all. Just another day of the week.*⁴¹

Ce que confirme l'article publié le 2 janvier 1906 par le correspondant londonien du journal français *Le Matin* :

En Angleterre, la célébration du jour de l'an est complètement inconnue. Le 1^{er} janvier, en Angleterre, n'est ni religieusement, ni administrativement un jour férié. C'est un jour de travail ordinaire. Il est vrai que, dans certaines églises, il y a un service la veille du jour de l'an et que, dans les grands restaurants de Londres, le monde le plus élégant se réunit pour souper et pour y attendre les douze coups de minuit ; mais en dehors de cela, la veille et le jour de l'an même passent inaperçus en Angleterre. C'est le jour de Noël qui est célébré, et c'est ce jour-là qu'on donne les étrennes. En Écosse, on suit l'habitude française. Le jour de l'an est le jour de repos et de gaité. Dans ce beau pays on chôme le 1^{er} janvier. Beaucoup de vieilles habitudes se sont conservées au jour de l'an, mais celle qui est la mieux connue est celle qui est appelée *The first footing* (le premier pas).

Hogmanay est même devenu l'un des marqueurs de l'identité écossaise au même titre que le tartan et le kilt, la cornemuse et les pipe-bands, le haggis et le whisky... ou que la fameuse chanson « *Auld Land Syne* ». Le mot lui-même est généralement considéré comme un terme spécifiquement « écossais » (« *scot* »), même si son origine demeure quelque peu obscure et controversée, comme en témoigne l'article « *Hogmanay* » du *Dictionary of the Scots Language*⁴² :

The orig. of the word has been much disputed but the only satisfactory etym. is the derivation from North. Fr. dial. *hoginane*, with variants *hoginono*, *hoguinettes*, etc. from 16th c. Fr. *aguillanneuf*, a gift given at the New Year, a children's cry for such a gift, New Year's Eve, the second element of which appears to be *l'an neuf*, the New Year. *Agui-* is obscure (not < *au gui*). A similar development is found in Sp. *aguinaldo*, id. In Scot. the word is prob. due to the French Alliance and had been borrowed a.1560.]

Si les auteurs semblent rejeter, à juste titre, l'origine druidique du mot ou le dérivé d'une curieuse expression française « au gui mener », souvent avancé en Écosse, dont on ne sait pas très bien la provenance, c'est, selon eux, dans un dialecte du français que le mot écossais puiserait son origine, renvoyant

41. Interview de Ros Gasson par Anne Postic, 27 décembre 2004.

42. Article « Hogmanay », <http://www.dsl.ac.uk>.

à l'époque de la « vieille alliance » (*Auld alliance*). C'est aussi à un passé français que se réfère la guiannee ou la guignolée, effectivement introduite en Amérique du Nord par les colons français : dans les anciens établissements des États-Unis, elle a été précieusement maintenue comme le symbole d'un passé francophone dont elle constitue, avec quelques autres pratiques festives et culinaires, l'une des dernières marques identitaires. À La Prairie-du-Rocher, les descendants des anciens colons, qui ne parlent plus le français, s'attachent à apprendre la vieille chanson de quête en français qui accompagne leur tournée de maison en maison au moment du changement d'année⁴³. Les « guionneurs », qui, revêtus de l'habit colonial, se rassemblent, vers 5 ou 6 heures le soir du 31 décembre, à l'« American Legion Hall », point de départ de la tournée de quête, prennent leur rôle très au sérieux :

Lorsque les spectateurs se taisent, les instruments jouent la mélodie de la Guiannee. À ce moment-là le lieu est transformé en une représentation d'un espace et d'un temps inversé, ceux des ancêtres francophones. Les guionneurs modernes commencent à chanter un refrain traditionnel qui leur accorde un rôle dans la lignée ancestrale, communiquant par là leur identité francophone.⁴⁴

Symbole d'un passé francophone, au même titre que d'autres « processions » acadiennes telles que le *Courir du Mardi Gras*, le *Tintamarre*, la *Mi-Carême* et la *Chandeleur*, la *Guiannee* était représentée lors du « Grand réveil acadien⁴⁵ », manifestation qui s'est tenue en Louisiane en octobre 2011 dans le cadre des Festivals Acadiens et Créoles :

Les traditions de processions et les parades acadiennes sont, selon Barry Ancelet, professeur de l'Université de Louisiane à Lafayette, toutes des manifestations d'affirmation culturelle et communautaire. C'est notre moyen de chambarder notre entourage, notre moyen de faire voir notre culture, voir même notre existence. On ne partage peut-être pas les mêmes chansons et on ne porte pas les mêmes costumes mais à la base, le message et le but sont les mêmes peu importe où tu te retrouves dans le monde acadien. Une fois par an, ce mécanisme nous sert de haut-parleur qui nous permet de crier haut et fort qu'on est là et qu'on y reste !⁴⁶

Revitalisation ou concession à la mondialisation et à la commercialisation de la culture ?

À La Prairie-du-Rocher ou Sainte-Genève, les quêteurs de la guiannee

43. « Bonsoir le maître et la maîtresse... », le chant de quête est proche de ceux qu'on trouve dans le Canada francophone. Cf. Conrad Laforte, *Le Catalogue de la chanson folklorique française, II Chansons strophiques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Archives de folklore » 20, 1981, tome II, p. 343-345.

44. Laurie Burns, *op. cit.*, *Rabaska*, vol. 9, p. 55.

45. <http://www.gra2011.org>.

46. <http://www.francophoniedesameriques.com/documents/misc/CP.05.GRA.Expositions.pdf>.

s'attachent simplement à préserver et perpétuer une tradition établie depuis plusieurs siècles qui les inscrit dans un passé francophone. Si la pratique a quelque peu évolué pour s'adapter au contexte, elle n'a pas été profondément modifiée... À Sainte-Geneviève, où le produit de la quête de la guinée était destiné à organiser le Bal de l'Épiphanie, les deux événements sont aujourd'hui séparés, et les droits d'entrée ou dons servent à payer les frais de la guinée, le surplus étant employé à des fins patrimoniales : à l'entretien du musée de Sainte Geneviève, à la réparation du cimetière historique⁴⁷. Il s'agit là, finalement, d'une nouvelle forme de solidarité communautaire qui vise à maintenir visible la présence matérielle de l'héritage français. L'évolution est comparable à La Prairie-du-Rocher, où la guinée, qui permettait également d'assurer l'organisation du Bal du Roi (King's Ball) en février, est aujourd'hui organisée par « La Guinée Society of La Prairie du Rocher ». Si les guionneurs louent désormais un bus pour se rendre en différents lieux de la ville et aux alentours, constituant une guinée unique qui reprend les itinéraires des anciennes guinées, celle-ci conserve toutefois un caractère local, et continue à maintenir et réaffirmer les liens entre les membres d'une communauté désormais éparpillée, où ceux qui sont partis reviennent souvent pour l'occasion. Les fonds recueillis par la Société de la Guinée permettent de couvrir les frais d'organisation, mais servent également, comme on l'a vu ci-dessus, à aider les membres de la communauté, selon une solide tradition de solidarité communautaire qui a trouvé à s'exprimer lors des grandes inondations de 1993. Avec une certaine manière de faire la fête, d'aimer le chant, la musique et les danses, cet esprit de solidarité, même s'il se retrouve ailleurs, apparaît aux membres de la communauté, comme un héritage culturel français face à la société américaine du capitalisme⁴⁸.

C'est, à l'opposé, dans une perspective clairement internationale et commerciale que se place aujourd'hui le *Hogmanay festival* d'Édimbourg. Il est né, dans sa forme actuelle, en 1993 quand la société « *Unique events* », et son directeur, Peter Irvine, ont pris en charge l'organisation du festival, avec l'ambition d'en faire la plus importante manifestation du changement d'année à travers le monde. L'idée était de développer le tourisme de court séjour pendant la saison hivernale en mettant en place une série d'événements susceptibles d'attirer les visiteurs. Il faut dire que ceux qui venaient à Édimbourg assister à la « *Street party* » de la fête d'hogmanay se plaignaient de ce qu'il n'y ait rien avant, ni après... et de ce que les commerces soient fermés en cette période de congés. Les habitants avaient simplement l'habitude de se retrouver le 31 décembre à Tron Kirk pour attendre que minuit sonne à l'horloge de l'église et échanger les traditionnelles embrassades. Mais dans

47. Anna Burns, *op. cit.*, p. 82.

48. *Id.*, p. 245-246.

la capitale écossaise, la fête se déroulait, pour l'essentiel, dans l'intimité des maisons. De ce point de vue le succès de Peter Irvine et de sa société est évident : Hogmanay attire plusieurs centaines de milliers de personnes à Édimbourg – on en a compté jusqu'à 400 000 en 1996 – au point qu'il a même fallu limiter l'accès du public à la vieille ville et instaurer un système de « pass » pour la *Street party* du 31 décembre. Le festival qui dure plusieurs jours, du 30 décembre au 2 janvier, voit se multiplier les concerts, accueille une grande fête foraine... tandis qu'à minuit, le 31 décembre, un grand feu d'artifice est tiré du château. L'ensemble constitue désormais, si l'on en croit le site officiel d'Edinburgh's Hogmanay « *The original and best New Year celebrations in the world !* », « *With spectacular events, incredible bands and amazing crowds from every corner of the globe, we show the world how to party.* »

Si le festival d'hogmanay est devenu un festival international, il se présente toujours comme ayant conservé une touche écossaise. Les concepteurs de la nouvelle formule ont en fait repris, revisité et concentré dans la capitale des traditions provenant de différents points de l'Écosse, ce qui aboutit à la construction d'une image quelque peu stéréotypée, celle que les Écossais cherchent à donner, ou plutôt à vendre de leur propre culture, une image largement relayée par les télévisions écossaises dans leurs habituels *Hogmanay shows* du jour de l'An. En fait, ce qui attire la foule des touristes à Édimbourg, c'est « *a dream of scottishness* », pour reprendre l'expression de David Hayes dans un article très critique publié dans *The New Statesman*⁴⁹ :

What brings the shining-eyed thousands from London and overseas is a dream of Scottishness. Yet Edinburgh, though the political capital, is in demography and social character the least "Scottish" of the nation's cities. As Britain fragments and Europe integrates, Scotland has found a new lease of cultural life as a vibrant, gregarious country where some of the quasi-Celtic "communal" virtues – embodied in music, history, even politics – persist. A lively synthesis of real presences and symbolic invocation fuels the sense of difference, even "specialness". And Hogmanay remains one of the sites where this self-image can be conveniently located. But there is no "true" Scottishness waiting to be uncovered beneath the tartan wrapping ; the country has, at least since 1746, lived mythically and historically at the same time. If the packaging and selling of Scotland is more intense than ever, this makes the country less, rather than more different in the modern world. Distinctiveness remains, but it cannot be found at the end of a whisky glass. Nevertheless, people will flock to Edinburgh in search of "Hogmanay" and the city put on a show to convince them of its authenticity.

Et ce n'est sans doute pas le *The Keilidh* en plein air, rassemblement de musique et danses traditionnelles écossaises, qui marque désormais le passage

49. 1^{er} janvier 1999.

à l'année nouvelle qui aura fait changer d'avis le journaliste. Il décrit ce que des spécialistes des fêtes considèrent comme une forme de « marketing territorial » :

La conscience de l'importance du festif dans la production des idéologies territoriales autant que la généralisation de la marchandisation de la fête amènent à produire un discours tourné vers l'extérieur du groupe territorialisé quand l'idéologie territoriale a plutôt une fonction interne : on « vend » du territoire à travers ses fêtes qui deviennent outils de marketing territorial.⁵⁰

On aurait pu s'attendre à ce que ce « marketing territorial » intègre la notion de « communauté celtique » à la manière du Festival interceltique de Lorient qui, chaque été, au début du mois d'août, attire plus de 700 000 personnes. Ainsi que l'exprime sa dénomination, ce dernier s'attache, comme d'autres festivals bretons, à diffuser une image d'une Bretagne, replacée au sein d'une communauté des pays celtes qui s'étend à la diaspora et au-delà, puisque, l'invitée d'honneur de l'édition 2012 n'était autre que l'Acadie, « Celtes d'Amérique Nord ». Ce n'est pas le souci des promoteurs du festival d'hogmanay : on ne trouve aucune référence à une quelconque origine celtique de la fête, aucun lien avec la Bretagne... C'est que la situation de l'Écosse au sein du Royaume-Uni, et surtout la part d'autonomie que lui a concédée la dévolution de 1999, la conduisent à chercher à se faire une place parmi les autres capitales européennes, à se démarquer de Londres et, si possible, à se hisser à son niveau : les interlocuteurs privilégiés ne sont donc pas à l'échelle d'une région comme la Bretagne, mais bien à celle d'un pays comme la France qui a d'ailleurs été l'invitée d'honneur du festival 2004-2005 pour commémorer la « vieille alliance ».

Il s'agit de donner une image jeune, moderne, dynamique d'une capitale qui, depuis la dévolution, cherche à se donner un rôle culturel, financier et économique. Organiser des festivals internationaux prenant appui sur la culture écossaise est un moyen d'y parvenir... tout comme, par exemple, l'organisation de rencontres politiques internationales, tel le sommet du G8 en 2005. De ce point de vue, les organisateurs ont gagné leur pari, pas peu fiers de voir la *Street party* du festival d'hogmanay proclamée par le *Times* comme le lieu où il fallait se trouver au moment du changement de millénaire.

Préservation, revitalisation des traditions écossaises ou concession à la mondialisation de la culture ? Le débat est parfois vif entre les partisans de ce nouvel et indéniable atout touristique et économique et ceux qui ne se retrouvent plus dans la nouvelle forme qu'a prise l'ancienne pratique. À l'image de Douglas Blair, un habitant d'Édimbourg d'une soixantaine d'années, beaucoup d'Écossais s'interrogent sur le sens d'Hogmanay d'aujourd'hui :

⁵⁰ *La Fête au présent. Mutations des fêtes au sein des loisirs*, sous la direction de L.S. Fournier, D. Crozat, C. Bernié-Boissard, Chastagner, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 10.

The festival is very touristy. So it doesn't have much relevance to me. I think, the bigger aspect is commercialisation. It is very money-oriented. If you go around Edinburgh, you see advertisement, you know like : « pop concert in the garden », « fireworks displays ». And I was thinking : « what is all this about ? What's Hogmanay ? And how is it linked to the earlier days ? » And the answer you come to is that it probably isn't. It's a commercial festival to attract tourists. [...] And if you watch the news at around this time of the year, all celebrations are compared : firework displays in Edinburgh are compared to Sidney, compared to New-York, compared to London. It's become an international thing. Which is fine, you know. But I think, the more commercial things, the less people think about the earlier days.⁵¹

La nostalgie de nombreux Écossais pour les célébrations du passé est largement relayée par la presse, à l'exemple de l'article d'Allan Massie dans *The Scotsman* du 31 décembre 2004, dont le titre donne une bonne idée de la teneur « *How commerce wrecked the old Scots Hogmanay* » : « *It's a marketing triumph and those who devised the Edinburgh Hogmanay deserve all the plaudits directed at them. It is also a con-trick, for what is presented to the hundred of thousands of visitors is not traditional Scottish Hogmanay.* »

Et le journaliste de regretter la perte même du sens d'une fête qui était finalement bien proche de la guinée de La Prairie-du-Rocher ou de Sainte-Geneviève. L'on y retrouve finalement les idées de la période liminale et de la *communitas* chères à Victor Turner :

Hogmanay and New Year were a time of licence, a time out from the routine of work. That was the great thing about it ; inhibitions were relaxed. Respectability might even be forgotten. But it was a domestic festival. It took place in the home – your own home and the homes of other people, some of whom were your friends or relatives, some of whom might even be strangers. You might have gone to a dance in a hotel, but it would have been a private party. In any case the thing that really distinguished the New Year, that marked it out from any other season, was the practice of first-footing, of receiving others into your home to welcome the New Year or of visiting other people in theirs. [...] The country closed down. No business was done. It was as if, despite the realities of motor-cars, radio and then television, we had reverted to an earlier time, to pre-industrial Scotland. This was part of charm of Hogmanay and the days that followed. They were time out from the world of work.

Pour Allan Massie, comme pour Douglas Blair, l'arrivée de la télévision serait la grande responsable de ce changement de situation. Toujours est-il que, à l'image d'Édimbourg, hogmanay est également un événement important à Glasgow et en bien d'autres lieux d'Écosse⁵².

51. Interview par Anne Postic le 2 janvier 2005.

52. Sur les développements actuels d'Hogmanay en Écosse, voir le site <http://www.hogmanay.net>.

Des débats, il y en a également autour de la *Grande Guignolée des médias* qui se donne pour objectif de recueillir un maximum de dons (de l'argent ou des denrées non périssables) : ils sont par la suite confiés à différents organismes à caractère caritatifs qui se chargent de les redistribuer aux personnes nécessiteuses⁵³. Revitalisation d'une pratique sous une forme moderne ou simple battage médiatique que recherchent les acteurs de la fête et qui est surtout à leur bénéfice personnel ? Si les médias, impliqués dans la *Grande Guignolée* ne manquent pas de dresser le bilan positif de l'opération, sur la toile, forums et blogues sont l'occasion d'exprimer d'autres opinions qui s'inscrivent évidemment dans un contexte politique⁵⁴. On relèverait le même type de réflexions concernant le grand événement médiatique qu'est, en France, le *Téléthon* qui, s'attachant à recueillir des fonds pour la recherche sur les maladies génétiques, prend place lui aussi (est-ce un hasard ?) au début du mois de décembre. Est-ce à l'appel au don, à la générosité publique d'assurer le financement d'une recherche médicale ? N'est-ce pas le rôle de l'État ?

* * *

Les débats qui entourent l'évolution des guinée, guignolée, et autre hogmanay... sont finalement représentatifs des questions qui se posent d'une manière générale sur l'évolution des fêtes depuis un siècle. Expressions d'une solidarité, d'une entraide, elles avaient tout leur sens dans des milieux qui ont depuis beaucoup changé avec notamment le déclin de la population rurale :

La mécanisation et le commerce ont mis fin à la dépendance mutuelle entre voisins ruraux, qui servait de prétexte à de nombreuses fêtes. Les logiques d'entraide ont été moins présentes et les paysans ont été remplacés par de nouveaux arrivants qui travaillaient à l'extérieur des communautés locales. Malgré un regain d'intérêt pour les fêtes à la Libération, le déclin s'est poursuivi dans les années 1950 et 1960, lié en Europe du Sud à l'émigration des jeunes et à la sécularisation. Pourtant, dans les années 1980, le regain d'intérêt pour les fêtes publiques pouvait être constaté de manière évidente au sud de l'Europe [...] Les cas de revitalisation [...] montrent comment la mémoire locale a été retrouvée, les traditions inventées par l'adjonction d'éléments de différentes provenances. Cette revitalisation, stimulée par le retour périodique des émigrés et la présence des touristes, s'accompagne d'une mise en spectacle qui fait apparaître des tensions sociales entre les « gars du village » et les « yupeeers » urbanisés.⁵⁵

53. Cf. le site officiel de *La Grande Guignolée des médias* : <http://www.lagrandeguignoleedesmedias.com>.

54. Deux exemples parmi d'autres : « Choisit-on d'être pauvres », « Marre ! Marre ! Marre ! Des guignolées », <http://www.quebecoislibre.org/021026-2.htm>, <http://www.vigile.net/Marre-Marre-Marre-Des-guignoles>.

55. Jérémy Boissevain, « À propos du renouveau des festivités publiques en Europe », *La Fête au présent*, op. cit., p. 7-8.

De la fête « participative », spontanée et désintéressée, du moins en apparence, l'on est progressivement passé à la fête spectacle, organisée, encadrée... dans une logique du loisir où la marchandisation n'est pas absente et où le sens premier tend à s'estomper au profit du simple divertissement.

Le renouveau des fêtes passe par l'accentuation de leur dimension ludique et l'effacement de leur dimension rituelle. L'entre-soi est recherché et sert de refuge face à l'apparition d'événements de masse qui sont programmés à l'intention de visiteurs critiques ou de touristes curieux. Mais, en même temps, ces touristes voudraient de plus en plus accéder au ludique et à l'entre-soi des villageois. Il y a donc une relation dynamique entre les aspects ludiques et les aspects rituels des fêtes. Le jeu devient de plus en plus organisé et ritualisé sous l'impact du tourisme, en même temps que l'intérêt à son égard s'accroît. [...] la présence d'étrangers a rendu les populations locales de plus en plus consciente de leur identité.⁵⁶

De ce point de vue, il est clair que la guinée de Sainte-Geneviève et de La Prairie-du-Rocher, les guignolées canadiennes ou le festival d'hogmanay à Édimbourg offrent de beaux exemples de l'éventail des possibles qui s'offrent dans l'évolution d'une même fête.

56. *Id.*, p. 8.